

Anita Izcovich

De la femme symptôme à la femme sinthome *

J'aborderai la question de la femme symptôme, en me demandant dans un premier temps quelle est la forme des symptômes actuels, dans ce contexte de dégradation du signifiant maître, d'un capitalisme conditionné par le discours de la science qui forclôt le sujet. Le développement de la technologie et de la puissance du marché contribue évidemment à vider le sujet de sa substance, à le mettre face à une solitude où il n'a parfois plus rien d'utile, ni pour lui-même, ni pour un maître, ni dans le lien à l'autre.

On a quelquefois des sujets qui viennent à l'analyse dans un état de catastrophe subjective : ils croyaient jusque-là en leur valeur et soudain ils n'y croient plus, et ils l'expriment dans les termes d'une chute de leur valeur comme objet du marché. C'est ce qui provoque alors l'angoisse ou ce qu'on appelle la dépression, cet affect généralisé qui homogénéise la particularité des affects propres à chaque sujet : tous pareils dans la dépression, ce qui correspond finalement à être dépris de la pression des affects, être dépris de la subjectivation.

Je pense à une adolescente qui était triste parce que son petit ami l'avait quittée. Elle en avait parlé à un adulte qui lui avait répondu qu'elle devait faire une dépression et qu'il y en avait de plus en plus en ce moment. C'était bien rabattre la particularité de sa tristesse sur l'universalité de la nomenclature d'une maladie, d'une épidémie même. Ou encore cet adolescent qui se sentait perdu dans la masse dans son lycée, avec peu de rapports avec ses professeurs, à qui on disait qu'il devait faire une phobie des classes surchargées.

D'ailleurs, c'est bien pour cela que la psychanalyse est d'actualité, quand les pulsions s'éteignent ou brûlent parce qu'elles ne peuvent plus s'inscrire dans les signifiants maîtres dévalués. Le

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, le 18 novembre 2010.

psychanalyste est là pour accueillir cette fameuse question relevée par Freud et reprise par Lacan, « Père, ne vois-tu pas que je brûle ¹ ? », qui est une demande de signifiant maître, au fond. Souvent, un travail analytique qui se met en place permet du coup au sujet d'inscrire les coordonnées symboliques de sa substance face au réel de son histoire, en se repérant par rapport à des signifiants maîtres pour un peu se dépendre du réel de la science.

Évidemment, il y a beaucoup de livres aujourd'hui qui rendent compte des effets du capitalisme sur le sujet. Concernant les femmes, il y a les écrits sur la traite des femmes, la prostitution des femmes de l'Est et ce qu'on appelle l'industrie du sexe. Ce qui est frappant, c'est comment, à la suite de la chute du mur de Berlin et de l'éclatement de la Yougoslavie, de la chute des signifiants maîtres du communisme, se sont développés des réseaux de traite des femmes entre la Russie, l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest, des réseaux criminels impossibles à démanteler tellement l'économie du pays en tirait profit, tellement les politiques et les services de police y étaient impliqués. On touche là au corps de la femme devenu monnaie flamboyant sur le marché puisque vendu d'un trafiquant d'un pays à l'autre toujours plus cher. Un corps de la femme qui porte les cicatrices et les blessures du viol et de la maltraitance, aussi. On voit comment, suite à la chute des signifiants maîtres de ces pays de l'Est s'inscrivant dans le capitalisme, c'est la barbarie, la sauvagerie du hors-discours qui prend le dessus, dans la course au plus-de-jour. C'est la question du corps tout entier livré à la jouissance.

Lacan le formule ainsi : la femme porte vers le plus-de-jour parce qu'« elle plonge ses racines dans la jouissance elle-même ² ». Mais ce plus-de-jour, il s'agit d'y mettre des limites dans le signifiant maître du phallus qui implique la castration, ce qui rejoint une autre formulation de Lacan : « La femme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de votre castration, aux mâles, c'est une valeur d'usage ³. »

C'est de cette manière que la femme a pu s'inscrire comme monnaie d'échange entre les clans dans les sociétés patriarcales,

1. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, repris par J. Lacan dans *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 89.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un autre à l'Autre*, Paris, Seuil, 2006, leçon du 20 novembre 1968.

comme a pu le développer Lévi-Strauss, mais il s'agissait d'une monnaie symbolique. La femme était alors sujet d'être objet d'échange symbolique. Alors que, dans la traite des femmes de l'Est, la femme est la monnaie elle-même de l'impérialisme de la jouissance, qui ne s'appuie plus sur des noms du père qui tiennent.

Il y a un autre point dont on parle beaucoup, c'est celui de l'industrie procréative et gestative. Là aussi, toute une littérature actuelle montre comment les progrès biotechnologiques tendent vers un usage biologique du corps d'autrui qu'on paie et qu'on commercialise. Il s'agit du corps comme matière première ou comme bien qui peut se vendre, voire se voler, du corps comme objet soumis aux intérêts de la puissance industrielle du capitalisme. On est parfois frappés par les formulations : par exemple, vendre ses ovocytes à Kiev ou à Chypre en touchant une prime suivant la quantité vendue ; ou encore, partir à la recherche de la mère porteuse la moins chère dans le monde.

À partir de là, on perçoit comment les Droits de l'homme tentent de redonner une substance au sujet avec le concept éthique de la « personne », en évoquant la « non-patrimonialité du corps », en proscrivant « toute marchandisation des organes ou des produits de la personne », afin de défendre « la dignité de la personne humaine qui n'est pas une propriété aliénable ».

Faire usage du corps d'autrui, pour les comités éthiques, c'est traiter le corps comme un objet marchand et non comme partie intégrante de la personne. C'est user des restes du corps, des organes, des tissus, en termes marchands, alors que, pour la psychanalyse, les restes du corps, le réel du corps qui se perd, on en use dans son fantasme. On perçoit la forclusion du sujet quand le discours de la science tend à toucher le réel au-delà de la limite, de la « dernière peau » du sujet en quelque sorte.

Ce n'est pas la femme industrielle qui apporte le savoir au maître, mais la femme comme industrie qui apporte le réel du corps au maître qui n'a plus de signifiant tellement il s'est fondu dans l'universalité du capitalisme mondial.

Alors tout sujet, homme ou femme, se mesure au discours de la science. Mais il n'est pas anodin que ce soit le corps féminin dont on use ainsi dans le monde actuel, puisque, de par son absence de signifiant pour se définir, il donne corps à l'absence de signifiant

dans l'Autre. Et pour que le sujet émerge du réel, pour qu'il soit représenté par un signifiant pour un autre signifiant, il faut qu'il y ait du signifiant maître.

On se rappellera comment Lacan, en se référant à Marx, repérait l'efficace du signifiant maître pour le sujet dans le capitalisme : un efficace qui donne une valeur au sujet, qui est représenté de sa valeur d'échange à sa valeur d'usage. C'est dans cette faille que se produit la plus-value. Étant donné que le sujet n'est pas identique à lui-même, quelque chose est perdu qui s'appelle le plus-de-jour. Nous sommes non plus à l'ère du marxisme, mais à celle d'un capitalisme bien imprégné par le discours de la science, qui tente de réduire la fonction de l'objet *a* à l'objet de la science, en rendant finalement le sujet identique à lui-même. C'est ce qui réduit aussi l'étoffe de sa subjectivité qui écrit le rapport sexuel qui n'existe pas.

Il n'y a pas d'harmonie ou d'union de l'homme et de la femme, sans que la castration ne détermine, au titre du fantasme, la réalité du partenaire chez qui elle est impossible. On est donc là du côté de la femme comme partenaire symptôme. On peut dire qu'on assiste parfois à un culte de la désharmonie, qui est une autre version de la chute du signifiant maître : une analysante me confiait qu'elle hésitait à aller à une « divorce party », c'est-à-dire une fête organisée par un homme qui fêtait son divorce. Et elle le disait : on fête un mariage, on ne fête pas un divorce. La technologie s'est à ce point développée, il y a une telle « fluidité de la monnaie », une « hypermobilité du capital », comme on le dit actuellement, tout comme « il faut générer de la monnaie », que le sujet n'est plus là pour s'inscrire dans une valeur d'usage et d'échange. D'où son sentiment d'être seul et inutile, dans des entreprises qui n'ont plus rien de paternaliste, comme cela pouvait être le cas auparavant. Et du coup le sujet a parfois des difficultés à inscrire sa vie de travail dans la subjectivité de son roman familial.

Maintenant, la question se pose de la position d'une femme dans ce contexte de discours. J'ai choisi une citation de Lacan dans « Télévision » pour cerner son actualité. La référence concerne les femmes qui sont arrangeantes : « Arrangeantes plutôt : au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour *un* homme : de son corps, de son âme, de ses biens. [...] Elle se prête plutôt à la perversion que je tiens pour celle de *L'*homme. » Lacan poursuit : « Plutôt

l'â-tout-hasard de se préparer pour que le fantasme de *L'homme* en elle trouve son heure de vérité. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est femme déjà de n'être pas toute, pas toute à se dire en tout cas ⁴. »

Autrement dit, c'est bien parce qu'elle n'est pas toute dans la fonction phallique que la femme est dans une dimension qui excède la limite, avec le paradoxe de se préparer au « â-tout-hasard », qui par définition exclut la préparation puisque le hasard ne se prépare pas. Mais au fond, ce n'est pas si paradoxal, car ce dont il s'agit pour une femme, c'est de se préparer à la contingence de rencontrer le fantasme de l'homme dans lequel elle se fera objet de sa perversion.

Le discours est toujours en prise avec le hors-discours, et le point est, me semble-t-il, qu'il y ait suffisamment de signifiants maîtres qui vaillent le coup, suffisamment de versions vers le père, pour ne pas tomber dans la barbarie du hors-discours, de la véritable perversion, qui, elle, est hors version. C'est en cela sans doute qu'il convient de poser une autre dimension du « pas de limites » quant aux concessions qu'une femme fait de son corps, de son âme et de ses biens, quand elle tombe dans la barbarie du hors-discours. C'est bien le discours qui structure le monde réel, et s'il y a une *déconsistance* des signifiants maîtres, les supports mythiques volent alors en éclats, le réel fait irruption ainsi que la jouissance déchaînée. On remarquera que cette marque de la jouissance désarrimée apparaît dans la traite des femmes de l'Est, mais dans le quotidien aussi. Pensons à ces adolescents dont la mode est de s'alcooliser jusqu'à tomber dans des comas éthyliques. Il y a des techniques pour ça : il faut boire beaucoup et rapidement surtout. On retrouve, d'une certaine manière, la fluidité de la monnaie.

J'ai reçu une jeune fille qui allait régulièrement à ce genre de fête, jusqu'au jour où les parents, qui avaient prêté leur hôtel particulier pour une telle soirée, ont appelé le lendemain ceux des jeunes qui avaient été invités, afin de leur demander de rembourser les objets de valeur qu'ils avaient cassés puisqu'ils étaient ivres. On remarquera que c'est le remboursement de la valeur des objets qui a été demandé – en obtenir le dédommagement – et qu'on a fait finalement peu de cas de l'état dans lequel avaient été les adolescents eux-mêmes.

4. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 540.

Je m'interrogerai maintenant sur la pudeur. La dernière fois, Colette Soler, dans son introduction, a développé la question de l'impudence et de la honte. Il faut noter que la pudeur s'oriente du signifiant maître. Lacan évoque, dans le *Séminaire XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* (inédit), la pudeur fondamentale. C'est vrai que la pudeur est fondamentale dans la structure.

Dans « La signification du phallus ⁵ », on perçoit comment la pudeur est constitutive de la division du sujet dans les effets de signifié, quand le démon de Scham, de la pudeur, surgit au moment même où, dans le mystère antique, le phallus est dévoilé, et qu'il y a la barre signifiante qui frappe le signifié. Donc la pudeur est corrélée au signifiant maître.

Dans le *Séminaire XXI, Les non-dupes errent* (inédit), Lacan fait ce jeu de mots « les non pudes errent », ce qui démontre que ne pas s'être constitué à partir de la pudeur, c'est errer, c'est être désarrimé du discours et du signifiant maître.

À quoi fait référence la pudeur ? Devant tous, devant les autres, c'est le dernier ressort du désir, sous son trait le plus intime, le plus secret, et donc le plus choquant, qui est dévoilé ; dans l'amour, on est amené à le dissimuler plus ou moins. La visée de la pudeur est la chute de l'Autre en autre, et en objet *a*. Il y a un rapport de la pudeur à l'écriture aussi, dans le sens où elle s'affirme comme rapport de l'écriture au regard comme objet *a*. C'est le rapport du regard à la trace, à l'entrevu, à la coupure dans le vu, à la chose qui ouvre au-delà du vu.

Je me disais que, du fait de la dégradation du signifiant maître, en tentant de supprimer le dernier voile de la pudeur, il y a une chute de la valeur de se montrer et de se dissimuler, de marquer sa trace en l'effaçant, qui est le propre du sujet qui se fait représenter par un signifiant pour un autre signifiant précisément.

Je me demandais ce qu'on pouvait opposer à la subjectivité d'aujourd'hui qui s'est fondue dans le « tous pareils », car il y a eu des époques où la subjectivité était survalorisée.

Avec la carte du Tendre, au XVII^e siècle, dans *Clélie, histoire romaine* de Madeleine de Scudéry, on avait une topographie des sentiments dont les nuances étaient inscrites sur une carte. Les noms

5. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

sont désuets aujourd'hui, ce n'est plus d'actualité : la reconnaissance, l'inclination, l'estime, la probité, le respect, l'indiscrétion, l'empressement, la tiédeur. Il s'agissait, à l'époque, de saisir la subjectivité de la personne en se référant à ce qu'on appelait une « anatomie du sentiment ».

Dans la psychanalyse, on connaît la formule de Freud « l'anatomie c'est le destin », qu'il référait à la castration d'ailleurs, cette anatomie qu'on peut reprendre avec Lacan du côté du signifiant qui manque dans l'Autre. Quant au discours de la science aujourd'hui, peut-on dire qu'il assèche cette anatomie du sentiment au point de rabattre le sujet à l'identique de son anatomie même ?

Et on se rappellera qu'au XVIII^e siècle un discours tentait de s'opposer au discours médical qui faisait d'une femme une machine, c'était formulé ainsi, c'était le discours sur les vapeurs des femmes, je fais référence à un texte de Paumerelle de 1774⁶, vapeurs qui allaient des migraines et maux d'estomac aux langueurs, aux marques de l'ennui et de la tristesse, aux suffocations, aux évanouissements. C'étaient des sentiments qui provoquaient des évanouissements, ce n'était pas le produit qui provoque des comas éthyliques comme aujourd'hui chez les adolescents. D'ailleurs, on les appelait des vapeurs d'usage, qui revenaient à user de son fantasme dans les coordonnées de la mascarade et des affects qui trompent, afin de se faire objet de désir de l'homme. On les appelait des « symptômes », aussi, et de plus on y tenait, à ses vapeurs, ne serait-ce que pour la raison de les inscrire dans la logique phallique du signifiant maître de l'homme.

Lacan parle, dans le séminaire *Encore*, des affects qui identifient l'être avec le corps et qui installent une hiérarchie dans le corps. On voit là le rapport au signifiant maître, dans la hiérarchie des affects.

Donc les vapeurs étaient faites, telle l'étoffe du fantasme, pour, je cite le texte, « vaporiser une illusion évanescence concernant l'apparence donnée à son être », elles étaient une « fiction », du « factice ». Les « faiblesses d'amour », il fallait qu'elles soient « placées », et pour cela il fallait un « créancier⁷ » : on voit là le rapport au signifiant maître pour placer la valeur de ses faiblesses, mais il s'agit d'un

6. C. Paumerelle, *La Philosophie des vapeurs*, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 2009.

7. *Ibid*, p. 45 et 61.

placement propre à la subjectivité qui fixe le plus-de-jouir dans un symptôme, ce n'est pas le placement de la fluidité de la monnaie du monde actuel.

Les auteurs disent même que les vapeurs avaient une valeur d'usage, l'usage de chaque geste et de chaque symptôme selon des normes pour régler le rapport entre l'homme et la femme. Ils parlent même de plus-value dans cette économie des échanges entre les sexes : faire varier le cours de la valeur de ses vapeurs. C'était, finalement, pour une femme, user de ses symptômes dans la substance de son fantasme pour se faire partenaire symptôme de l'homme.

J'ai pris cet exemple pour l'opposer à l'époque actuelle, où la subjectivité est plutôt mise en sommeil. Et on comprend que face aux signifiants maîtres délités, aux idéaux ravalés, la femme se soit perdue dans l'unisexe, uniformisé, universalisé dans l'économie mondiale, et qu'elle ne cherche plus l'énigme de son sexe, et de ce qui ne peut se dire, dans des vapeurs quelconques. L'énigme de son sexe, c'est maintenant celle qui est indexée par le discours de la science et qui monnaie le corps dans les transferts d'organes et d'embryons sur les femmes porteuses, pour reprendre l'exemple développé précédemment.

Dans ce contexte du discours qui étouffe la subjectivité, le travail analytique permet au contraire au sujet d'inscrire les coordonnées de sa passion œdipienne dans les élaborations de son inconscient. L'analyste est alors le partenaire symptôme, il occupe la place de l'objet aimé, mais il désigne aussi son au-delà. Il n'y a pas de rencontre des regards qui entretienne une passion dans l'analyse. Il n'y a pas de topographie des sentiments, mais on dirait plutôt une topologie des sentiments, ce n'est pas une carte mais c'est un bord, qui donne sa place au réel.

Comment passe-t-on du partenaire symptôme au partenaire *sinthome* ? On l'a vu, le partenaire symptôme est du côté de la version vers le père, du Nom-du-Père. Il est à prendre sur son versant symbolique, du côté du sens, dans les effets de signifiant. On y croit, à son symptôme, car il a la fonction de fixer le plus-de-jouir. Donc le symptôme va dans le sens de combler l'impossible du rapport sexuel.

C'est, de plus, le moteur de l'analyse, de croire à son symptôme, car il pousse à l'élaboration – l'analysant cherche le sens de son symptôme. Quant à l'analyste, il occupe une place de partenaire

qui complète, dans le transfert, l'élaboration du symptôme, mais il présente aussi l'au-delà du sens, c'est en cela qu'il est le partenaire sinthome. La conception du sinthome dépend de celle de la femme « pas-toute », du réel de la non-appartenance, comme Lacan le définit dans le séminaire *Le Sinthome*.

J'en arrive à un autre point qui concerne la place du signifiant maître dans une école de psychanalyse. D'autant plus qu'avec la création des Forums et de notre école de psychanalyse, on a voulu se séparer d'une conception des signifiants maîtres qui seraient trop prégnants.

Peut-on pour autant soutenir qu'une élaboration, dans une communauté analytique, devrait se passer de signifiants maîtres ? Certainement pas, car on ne peut se passer d'un discernement, d'une orientation par les signifiants maîtres. Il est donc nécessaire d'avoir une certaine topographie des orientations à donner. Il y a une nécessité du lien social pour que les gens travaillent ensemble. C'est mieux quand il y a une bonne entente, et quand il y a de l'enthousiasme, c'est encore mieux. C'est ordonné par les signifiants maîtres, mais ça leur échappe aussi, et peut-être que ça leur échappe beaucoup d'ailleurs.

Ce n'est donc pas un art d'être heureux ensemble, comme dans l'art des conversations dans les salons du XVII^e siècle, dans un semblant qui serait leurrant. Ce n'est pas non plus le canevas de la *com-media dell'arte* : nous n'avons pas voulu cela, pour les Forums et notre école de psychanalyse. Donc, notre façon d'être « pas-tout » heureux mais un peu heureux ensemble, s'il y en a une, est aux prises avec le réel. Ce serait un heureux d'être ensemble au sens d'un « pas-tout » de l'heure de vérité.

Lacan disait dans son texte « Lituraterre ⁸ » que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, et qu'on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. La mettre au chef de la politique, c'est aller, me semble-t-il, non seulement à contre-pente du discours du maître, mais aussi sur le versant littoral de la lettre qui se caractérise de ne pas s'émettre du semblant. Ce qu'on inscrit dans le discours qui met au travail la psychanalyse, c'est le hors-discours, c'est ce qui est exilé de la nature des choses, comme Lacan le disait de la femme, c'est la lettre ravie à elle-même. Et dans ce

8. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, *op. cit.*

sens, le dispositif de la passe permet de mettre à l'épreuve, de rendre compte du désir de l'analyste, du passage de l'analysant à l'analyste. On peut le formuler ainsi, qu'une école de psychanalyse serait structurée à partir du « à-tout-hasard » de se préparer aux conditions de la contingence, parce que, précisément, il y a de la contingence dans le désir de l'analyste. C'est donc mettre au travail la théorie analytique avec la singularité de l'expérience.

Il y a peut-être aussi une dimension d'« à-tout-hasard » dans les orientations que l'on prend. Ne serait-ce que quand on cherche un titre pour travailler un séminaire comme celui-ci, « Le statut du signifiant maître dans la psychanalyse ou dans l'époque », ou le titre des journées nationales. Ce qui me frappe, c'est comment on peut chercher, tourner autour, et que soudain le titre surgisse, qu'il tombe juste, qu'on en soit surpris même. Donc ça, c'est au-delà du signifiant maître, c'est le « pas-tout » du discours.

Dans les nominations d'« analyste de l'École » aussi, ça fait référence à un « ça se nomme » en même temps que le cartel nomme.

C'est également un point qu'on peut noter lors des rendez-vous internationaux. Notre dernier rendez-vous à Rome en juillet dernier m'a encore frappée en ce sens : comment s'articule la disparité des discours, d'un pays à l'autre, sur une frontière, avec le réel du partenaire. Comment dans une école de psychanalyse on travaille cet entre-deux, cette disjonction entre deux substances, cette ouverture de la théorie au « pas-tout » de l'expérience. Et c'est peut-être ce qui fait la différence entre le partenaire symptôme qui peut prendre différentes formes dans une société et le partenaire sinthome dans une école de psychanalyse.